

Poupées roumaines

Marie
Khazrai

Les Avrils

*À toutes celles du village,
à toutes celles du nid.*

*Wherever love has gone I need to know.
'Cause she's a woman,
Oh yeah, she's a woman.
Ma Ma Ma Ma Ma she's a lady.
And I just love the way she moves,
The way she moves, Watch her.*

« She's a lady », Pulp

Quel vilain conte absurde!

Mademoiselle Christina, Mircea Eliade

*Promenons-nous dans les bois...
Pendant que le loup n'y est pas...*

Choisir de démarrer ce livre c'est encercler la famille, la folie, ses monstres, mes monstres, me tirer le portrait.

Mon portrait, il m'importe, mais toi, tu t'en fiches. Tu t'en fiches, et tu as bien raison, alors je te propose un pacte. Laisse-moi la pudeur et partons en voyage. Viens avec moi au centre de nulle part, un village niché au creux d'une colline, et joue avec moi à aimer les femmes et à désosser des poupées. Je te promets les désirs sauvages et les appétits féroces, je te promets le sublime de la folie dont tu pourras glaner des graines pour parfumer tes journées ou panser tes plaies, je te promets le spectacle des yeux crevés d'amour, des femmes qui s'entretuent, dévorent ou ne mangent plus, des esprits dérangés, des mélanges de genres, des fanatiques et des totalitaires, des imbéciles et des amoureux.

Tu reposes le livre? Déjà? Tu penses horreur, c'est dégueulasse, trop lourd, trop fort, trop trop en somme.

Trotro, c'est l'histoire d'un âne charmant, qu'on lit parfois aux enfants. Et mon histoire, c'est un conte si terriblement délicieux, bourré d'ogres et de sorcières, de sordide et de macabre, qu'on en rit de plaisir et de terreur. Je t'égare? Merveilleux!

Enfile ça, imper, loupes et loupiotes, perds-toi comme je me suis perdue, dès mon arrivée sur cette Terre, saute avec fracas dans le chaos de mon berceau, et prends ma main.

Promenons-nous dans les bois...

Cherchons la boussole. Ici, tout le monde a perdu le nord. Secoue la famille! 1948, naissance de la mère, 1984, naissance de la narratrice. Tour de passe-passe, tu inverses deux chiffres et tu obtiens le revers de la médaille.

Promenons-nous dans les bois...

Tu sais, dans ces bois-là, sur ma colline roumaine où nous allons grimper toi et moi, on trouve des pépites grossières et pas polies, ma tante, ses amies, et les filles des curés. Alors?

*Tant que le loup y est,
Tu vas voir,
Il va nous manger!*

BERCEUSE

*Quand nous étions petits, il y avait une rumeur qui
racontait qu'un enfant du village avait les deux.*

Les deux quoi?

Les deux sexes.

Un hermaphrodite.

*Une sorte de malformation, un petit zizi mais un trou
quand même*

Et ça nous faisait peur et ça nous intéressait

On voulait savoir

*Nos parents nous avaient défendu d'aller poser nos yeux
là-dessus et encore plus d'en parler*

Mais Vera, ta tante, elle s'en fichait

*Alors un jour elle prit une courroie dans la ferme de
tata¹ Guitsa, la cacha dans son sac, partit pour l'école un
pied devant l'autre, déterminée à se rapprocher de la bête*

1. En roumain: papa.

*À cette époque-là on traversait la forêt pour se rendre
à l'école*

La neige montait jusqu'à deux mètres

*On prenait des torches qu'on trempait dans l'huile qui
fait du feu*

Et de grosses flammes rouges jaillissaient

On avait peur

Et on chantait à tue-tête

Pour effrayer les loups pour qu'ils s'éloignent

Et on marchait

Des kilomètres

Jusqu'à l'école

*Et ce jour-là, arrivée dans la cour, Vera ne cessa pas de
mettre un pied devant l'autre*

Ses yeux scrutaient les enfants déjà présents

Et quand ils repérèrent leur proie

Elle fonça, sur lui ou sur elle, je ne sais pas comme on dit

Elle le saisit par le col, le jeta dans un trou

Fit claquer la sangle sur le sol

*Et ordonna dans un chuchotement à demi crié comme
un grincement de dents qui annonce que tes doigts vont
être croqués*

*« Baisse ta culotte! Baisse ta culotte qu'on voit ce que
tu caches »*

L'enfant terrifié resta paralysé

Un instant

Puis deux

Mais voyant la courroie prête à s'abattre sur lui

*Il obtempéra, s'exécuta et fit voir ce que les enfants ne
devaient pas voir*

Ne doivent pas voir

Jamais

Vera cria victoire

« Elle l'est, hurla-t-elle, elle l'est »

Brandissant le poing comme si elle avait gagné un trophée.

« Bonne nuit ma chérie.

– Bonne nuit maman. »

EN AVANT, MARCHE

Je m'engouffre dans le hall de l'aéroport. Mes yeux regardent loin, jamais ils ne se retournent. Mes jambes me propulsent vers la porte d'embarquement, passeport s'il vous plaît, scan du type de la police, planter mon regard dans le sien, tu ne m'empêcheras pas d'y aller, il baisse la tête, coup de tampon, je souffle. Ma mère trotte derrière, la peur d'être semée. Nous voici dans un no man's land, entre deux, deux pays, deux identités, deux histoires. Je me délie, un peu, on s'envole.

Ma mère sourit, s'agite, sirote un thé, mâche des mots inconsistants, demande de l'eau, une première fois, une deuxième. J'attrape mes écouteurs, les enfonce dans mes oreilles, «Madame Rêve», Bashung, parfait, tout sauf le son de sa voix. Je m'endors, perturbations, j'ouvre les yeux, ça secoue. Terreur dans son regard, ça m'implore, elle me saisit la main.

«Quand nous arriverons ma chérie, il faudra à nouveau prendre la navette, encore une navette, trouver

une colline, derrière cette colline, il y aura un train à prendre dont je ne connais rien, ni la couleur, ni le numéro, ni rien, mais il faudra monter dedans, et s'il ne s'arrête pas, tant pis, sauter dedans à pieds joints, laisser les valises derrière, s'accrocher fermement, coller son visage au fer de la porte, plaquer son corps contre une échelle, n'importe quoi mais monter dedans, et ne pas s'endormir, se parler tout le temps, beaucoup, pour ne pas manquer la gare d'Adjudu Vechi, tu sais, l'endroit où j'ai mis au monde ton frère, une horreur, failli mourir, là il faudra sortir, et vite, pour ne pas être emportées aux confins d'on ne sait où, il faudra sortir et prendre un taxi, et rouler tard dans la nuit jusqu'à Mioritsa, le village d'où je viens, tu sais, ce village où mon père, il y a longtemps, possédait des terres.

– Oui maman, d'abord la navette, et puis la colline et puis le train et puis le taxi et enfin le village de Mioritsa.»

Ma douceur l'autorise. Elle ne me relâche pas, au contraire. Mémoire du corps. Le cours élémentaire, apprendre à écrire, mon poignet emprisonné, ma main enserrée dans la sienne, et le tracé des lettres, des boucles, à l'infini, retour à la ligne, *encore une centaine de fois ma chérie, jusqu'à la perfection!* des courbes, des nœuds, des arrondis, des lettres, graphiques, sublimes, magnifiques, des corps de femmes presque, tracées à l'encre de sa vie.

Elle remue. À mi-chemin entre l'extase et la tendresse, la voilà qui fouille le sac qu'elle tient sur ses genoux, bien collé contre son sexe, contre son ventre, qui sait, un gitan

pourrait le lui voler. Que va-t-elle sortir, un lapin du chapeau? En guise de lapin, elle me tend Jacques Attali.

«Tiens, prends ça, tu le connais? C'est un homme très très intelligent, il a conseillé Mitterrand, voilà, ça s'appelle *Devenir soi*, il doit savoir comment faire puisqu'il a fait carrière.»

Je me recroqueville. Qu'est-ce que je fous ici?

Quelques semaines plus tôt, pourtant, je me tenais droite. C'est-à-dire, je m'efforçais de maintenir ma dignité dans une ligne verticale. Sur le plateau, au milieu des actrices, je cherchais ma colère. La vieille danseuse japonaise m'enseignait mon corps. Je travaillais.

Un pas, un autre, un saut, impossible de trouver qui je suis quand je suis en rage. Mon corps me tient, la bienséance de la fille de six ans qui prie tous les soirs. Je ne sais pas où je vais, j'emprunte un chemin, un bout de fil, mon état du moment, indéfini, mauvaise humeur, et de la peur.

Je danse pour dépouiller mes tensions, je danse pour trouver mon cri, je danse pour ôter de mon cœur cette omoplate mal placée, vertèbre qui perfore mon épiceutre et m'empêche de respirer. Tout à coup, j'accouche d'un cri, je suis colère, tellement colère que tout le monde rit. Un animal qui gueule au toit du Ciel: Salope, salope, c'est qui la salope, c'est qui? C'est moi la salope, c'est moi maintenant. Alors la vieille danseuse japonaise lance une musique, inattendue et que j'accueille, religieusement, dans une fêlure de mon âme. Une musique sacrée, un

chant puissant, très doux, de Ceux qui habitent le Ciel et qui descendent, l'espace d'un silence, nous rendre visite sans rien pour panser nos plaies. Alors, calmement, dans une rage froide, couronnée de ma tristesse, je m'élève. Je lève mes bras au ciel, pose un doigt sur mes lèvres et invite l'audience à communier, se recueillir, célébrer cet hymne sacré, ce jour nouveau, ce jour de fête, la Sainte-Salope. Sainte-Salope, patronne des femmes déchues, celles que l'on mettrait au bûcher si l'on était plutôt mal élevé. Mon pied se brise. Je quitte le plateau.

Un mois s'écoule. La nuit, je suis chouette, je colle mes iris au plafond, j'observe mon puzzle, des trous partout, ma gueule, un même pas Picasso. Je fais du yoga, des pâtisseries, refais du yoga, salutation au soleil, je gratte le sol, deux heures par jour, tous les jours. Je pleure ma carrière d'actrice et casse ma tête de questions. Quel pas ai-je raté pour me tordre le pied ? « Roumanie ». Quelle fureur m'a fait sauter jusqu'au ciel et embrasser le sol ? « Roumanie ». Le Petit Poucet avait-il une maman ? « Roumanie ». Quel avenir pour les boîteuses ? « Roumanie ». Le mot roule dans ma tête et c'est une obsession. Je veux aller dans ce pays. J'interroge ma mère. Veux-tu venir avec moi ? *Oui*. Relaxation. Position du fœtus. Je pose mon oreille contre le tapis. J'entends un cri. Quelqu'un m'appelle. Mais qui ?

L'avion se pose et nous crache sur le tarmac de Bucarest. Je pose mes pieds sur le sol du pays. Rien à signaler. Béton parisien, béton roumain, même combat, des malheureux que j'imagine étaler le bitume à la main.

Direction navette. À la sortie de l'aéroport, pancarte en bois, *tren*¹, plantée là, devant nous, qui semble nous attendre. La colline se révèle un chemin en pente, gou-dronné. Trente secondes suffisent à gravir son sommet. Là, ça ressemble à un quai, avec une tôle à la place du ciel. On s'abrite. Il ne pleut pas, il ne neige pas, mais on s'abrite. On regarde autour de soi. Personne, des chiens errants, joueurs et effrayés des hommes, feignant d'oser et ne s'approchant jamais tout à fait. La neige fond, de la boue, aucun panneau pour signaler la présence d'une activité, d'un train en approche. Une gare fantôme, un endroit improvisé, des rails tout de même. Un passant, puis deux, surgissent, se figent, fument une clope, piétinent. Un indice? Ils semblent savoir, savoir que le train va passer, alors ma mère en aborde un et lui demande en roumain quelque chose comme à quelle heure il passe ce foutu train? Ça dépend des fois, répond un type, ça va arriver, me dit un chien. *On ne sait pas, on ne sait rien dans ce pays, les communistes ma chérie, les communistes.*

Le train arrive, s'arrête, poli. «Dépêche-toi, ma chérie, dépêche-toi.» Velours rouge, rideaux usés, tout respire un charme d'autrefois, sentiment de chaleur dans ce compartiment des années 1930; elle se met à parler.

«Tu sais, autrefois, il y avait une tante, Clemensa, méchante, elle habitait en face de chez nous, à moins que ce ne soit quelqu'un d'autre; il y avait aussi les agents de la Securitate², et le meilleur ami de mon grand-père.

1. Train.

2. Police secrète roumaine sous l'ère communiste (1945-1989).

La dame qui était méchante avait trois filles, très bêtes. Mon grand-père ne savait pas dire non, il apportait des vivres de Bucarest, et même à ses ennemis, il en donnait, après, il buvait, alors il se mettait à les menacer: Je vais vous buter, je vais vous buter!»

Elle s'interrompt, reprend son souffle, refuse mes questions:

«Tais-toi ma chérie, tais-toi, je ne sais pas autre chose que ce que je te dis, c'était il y a longtemps, si longtemps, parfois je n'étais même pas née.»

Je l'observe combattre sa mémoire, j'imagine de grands moulinets de bras dans sa cervelle pour actionner une caméra, une super-8, faire défiler un film qui saute, crac, images abandonnées, écornées, tout recommencer. Attentive, j'écoute; attendrie, je patiente. Elle me fait l'aumône de ses souvenirs morcelés, de ses incipit avortés, dont je suis la dépositaire éphémère, incapable d'en saisir les détails qui me permettraient d'en faire une histoire qu'à mon tour je pourrais transmettre. J'ai la sensation d'ouvrir un cadeau, d'ôter le ruban et de découvrir, les yeux embués, une poupée si terriblement éclatée que je ne peux qu'en saisir des morceaux, saigner des mains, écouter leurs éclats qui tintent et s'entrechoquent, jouer de leurs reflets, et tenter de recoller le miroir, et mes échos, mille fois brisés.

Elle poursuit. Je tente une interruption. «Maman» lui dis-je, «maman!», elle n'entend plus.

«L'injustice ma chérie! La paranoïa, le règne de la violence de Ceaușescu, l'aveugle et imbécile violence, le besoin primaire de défoulement, la barbarie, le règne de la bêtise, de l'absence d'intelligence, la promotion des médiocres par la stimulation des jalousies et des rancœurs, l'appât vorace et immédiat du gain, l'exploitation de la misère des sentiments et des ventres vides! C'est pour cela qu'on a fui ma chérie, c'est pour cela.»

Je n'ai aucune idée de la façon dont elle en est arrivée là. Elle se déploie, l'air grave, l'air de quelque chose de pas sincère, l'air d'une comédie dont elle me joue la farce. *Communisme! Totalitarisme! Les salauds!* Ma mère se dessine, emportée, enthousiasmée, fixant son lyrisme sur n'importe quelle idée saisie à la volée, belle à faire crever les hommes, l'affaire de sa vie, là où elle semble s'être le plus déchaînée, leur crever leurs yeux pervers d'un coup de talon aiguille, quel délice!

C'est ça, cet air, c'est l'air de mon enfance, des histoires qu'elle me racontait, *Ma chérie, mon professeur de russe était amoureux de moi, mais moi je l'ai giflé avec mes mots, va mourir vieux salopard, je suis une princesse, moi, m'abaisser à ce crapaud? quel idiot!*, cet air triomphant, cet air qui fait mine de, cet air de l'air de rien, et *Hop les hommes ma chérie, je te les fais rissoler, les explose en plein vol, comme des crêpes, vas-y que je retire la poêle et qu'ils s'écrasent lamentables et beurk sur les carreaux froids du sol!* Je retrouve ma mère, chef étoilée, triomphant du communisme comme des hommes, par la puissance des mots, le flux et la logorrhée, sa parole qui se déploie,

seule, sans autre interlocuteur que son public imaginaire. Je la retrouve, adorant souffrir, *Je tousse jour et nuit, cela m'épuise, ne pense pas à moi*, à chaque fois qu'elle pianote un message qui m'est destiné. Je la retrouve rayonnant d'une intelligence mise au service d'idéaux stupides mais solaires, pestant contre la matrice de son ventre, détissant les fils de ses grossesses incontrôlées, *Plouf je l'ai perdu quel dommage*, d'une joyeuse méchanceté, d'une tendresse qui vous étouffe et vous abat, dont on ne se remet pas, d'un humour dont on ne se remet pas non plus, m'enrobant de miel et me suçant son amour, son amour, adoucissant de machine à laver, une mère Cajoline, une bouche sublime, qu'il faut avoir observé longtemps pour découvrir les dents grinçantes qui s'y cachent, une respiration court terme, la mâchoire serrée avec discrétion sur ses rivales imaginaires, une adepte forcenée du yoga, une inspir pour l'amour, une expir pour la jalousie.

«Et voilà ma chérie, on est arrivées! Ma chérie, réveille-toi! Qu'est-ce que tu as à me regarder comme ça? Ferme ta bouche, tu vas avaler une mouche!»

Cette nuit, à la gare d'arrivée, une Dacia nous attend. Il est tard. 23 h 50, mes yeux s'ensommeillent. Je pensais voir une connaissance d'une connaissance de ma grand-mère, comme autrefois, mais non, cette fois-ci, un taxi nous fait l'honneur de notre venue. Je distingue une lumière au-dessus de son toit, une lumière jaune, pas verte, pas rouge. Bogdan se présente et nous observe.

Ben quoi? Trop sophistiqués le vert et le rouge, pas les moyens d'investir dans un arc-en-ciel! Adjud c'est pas Byzance, personne ne va le héler. C'est vrai, Adjud c'est plein de poussière, des bâtiments décrépits, comme les vieux qui les habitent; leurs peaux pèlent, c'est moche. Des gars, adossés à leur bagnole dégueulasse, nous lancent des regards secs et droits, écrasent leur cigarette d'un geste précis, échangent des plaisanteries que maman comprend et moi pas. Qu'est-ce que fout une compagnie de taxis dans ce trou à rats?

Bogdan ouvre les portières, tend ses bras puissants, nous ôte nos bagages et nous invite à monter dans son carrosse. Je prends place derrière lui. Le cuir sent le foin et la sueur, maman le parfum. J'aurais aimé voir une icône de la Vierge pendre du rétroviseur, mais non, rien. Bogdan n'est pas un homme de détail. Un homme de dépôt, tout au plus.

Le trajet est court jusqu'à la maison de ma grand-mère, la route meurtrie. Je sens les aspérités de l'asphalte; chaque bosse, chaque creux imprime une tension dans le ventre et je tangué, bercée par le charabia de la langue maternelle. J'invente des merveilles, des histoires de pleurs, de famille retrouvée, me demande quel repas va m'être servi.

Bogdan parle lui aussi, qu'est-ce qu'il dit? Ma mère traduit. «Ici, les jeunes viennent à la gare pour aller voir leurs vieux qui peuplent des villages qui ne sont plus que des rues. À neuf heures, ils m'attendent, à dix heures, on décolle, j'en tasse quatre à l'arrière, deux à l'avant, les poules dans le coffre – une fois j'ai eu un bœuf –

quinze minutes plus tard, je les déverse, retour au bercail. À dix-sept heures, fin des retrouvailles, je sonne le glas, coups de klaxon, au revoir, parfois une larme, parfois rien, on roule, la gare, à bientôt Bogdan, embrasse ta sœur, ta femme, ta putain.»

Alors c'est ça le métier de chauffeur dans l'est de la Moldavie? Balader les forces vives, les enfants de ceux qui sont partis, les trimballer, de villages fantômes en déserts, les lâcher provisoirement chez leurs aïeux, participer comme ça à l'effort de solidarité nationale, à Pâques, toujours plus qu'à Noël, trop de neige en décembre, on préfère venir au printemps, les fleurs poussent après le froid, et quelques jours après, quand chacun a soulagé sa conscience, a vanté ce que c'est que l'Occident avec un grand *O*, on repart rassuré, rassuré d'avoir piétiné les racines de sa terre, on reprend le train, adieu Bogdan, Bogdan qui reste, qui fume sa clope, file dans les rues dépeuplées, et s'affaisse dans sa carcasse de chat familiale, sur une place nue, n'attendant plus rien d'autre que les rayons du soleil de demain.

La voiture s'éloigne, point de fuite dans la nuit et la poussière. Le portail s'ouvre sur un monde ni ancien ni nouveau, un monde perpétuel, figé, qui m'attend depuis toujours, la maison de ma grand-mère, celle dans laquelle ma mère a grandi, ma maison de Roumanie. Le portail s'ouvre et je l'entends. Sa voix la précède toujours. Ma tante. Vera. Ma tante bourrasque qui est mouvement, sourire, fureur, et la nuit c'est sa voix. Elle saisit sa

sœur «Jana!», la colle dans ses bras, l'étouffe, moi aussi brièvement, je n'aime pas les embrassades.

«Jana, pousse-toi! Laisse-moi tes valises, ce voyage! Tu dois être fatiguée, frigorifiée, venez manger, rentrez, avancez, j'ai fait des *sarmale*¹, j'ai tué un poulet, c'était un bon poulet, je l'aimais, mais bon je l'ai tué, c'est la vie de mourir, il a couru cet idiot, cet étêté, quel entêté, du sang partout, je l'ai plumé, ébouillanté, il vous attend, rentrez, venez manger, tu es maigre Jana, ouvre ta bouche, mais non tais-toi, ouvre ta bouche pour manger, avaler, engloutir tout ce qu'il y a sur cette table, mangez, mangez!»

Vera s'agite, plus personne ne lui prête attention, elle est musique, fond sonore, radio qu'on ne peut plus éteindre. J'avance dans l'allée bordée de fleurs, vers la tonnelle de vigne qui abrite la cuisine extérieure de mes étés roumains. Elle est là. Ma grand-mère. Mama Lucia. Elle n'apparaît pas, ne surgit pas, ne vient pas plus à moi que je ne viens à elle; elle est là. Évidente. Présence de la vieillesse qui sait et de l'amour que je désire. Charmée, j'avance. Mon corps s'aimante; je patiente. Je la laisse embrasser ma mère. La serrer longtemps dans ses bras. Ma mère, sa fille préférée, tout le monde le sait, l'a toujours su, ma mère son enfant prodige, son exilée, d'une beauté renversante et passée. «Tu as vieilli toi aussi» lui dit-elle, presque déçue. «Oui, rit ma mère, moi aussi je vieillis.» Une mère, sa fille, et moi je ne sais pas ce que je suis. «L'actrice» m'appelait ma tante dans mon

1. Plat national roumain composé de feuilles de vigne farcies.

enfance quand elle venait nous voir en France. Si elle savait. Si elle savait que l'actrice a jeté ses costumes et l'éponge. Si elle savait que son rêve pour moi est parti en fumée. Je sais que je leur rappelle ma mère. « Elle a le nez plongé dans ses cahiers toute la journée, comme toi Jana », « Elle est belle, c'est une poupée, comme toi Jana », « Elle a ton visage, les yeux de son père, mais ton visage Jana ». Qui est cette Jana ? Et quel est ce prénom dont seules les Roumaines l'affublent ?

Je m'approche de ma grand-mère. Je ne sais pas si je veux me réjouir ou me faner, alors je souris, j'imagine que c'est de contenance. Je voudrais me réfugier dans son cou, contre sa poitrine, m'y lover, m'endormir dans ce nid de longues heures, de longs mois, une longue nuit. Elle pose une main délicate et ridée sur ma joue, murmure un sourire, des sons voilés, « Elle te trouve jolie, elle est fière de toi ». Jolie, le destin réussi des filles. Je la bois de mes yeux, chaque regard, une cuillerée. Elle est frêle, comme avant. Je voudrais parcourir chacune de ses rides, en retenir les chemins, les histoires et pourtant. Que sait-elle que je ne sais pas, la clé est là, sous mon nez, sans que je sache vraiment quoi.

Elle attrape mes poignées d'amour. Cette femme a tâté les bêtes et la terre toute sa vie, le geste est sûr, elle est ma sève, je suis son fruit. Ça m'amuse, ça m'agace. Toujours ce geste. À peine suis-je arrivée qu'elle soupèse, juge, inspecte sa cueillette. Sa petite fille française a-t-elle mûri ? La sentence tombe : « Un peu de gras, c'est toujours mieux que sa mère. »

J'entre dans sa chambre. Cette chambre c'est aussi son salon, sa salle à manger, le lieu où elle dort, le lieu où elle reçoit quand c'est le mois de novembre, qu'il fait froid, et que l'intime se dévoile aux élus qui quémangent sa sagesse en tapant au carreau de sa fenêtre.

Mon assiette est creuse. Je reçois un bouillon de poulet, quelques pommes de terre. Il me revigore, je deviens romantique auprès des légumes du jardin de ma grand-mère; un bon dîner, ça devrait toujours ressembler à ça. «C'est écologique, tout est écologique!» crie ma tante à tue-tête. On a le luxe qu'on peut. À défaut d'argent, à défaut de confort, on a des racines, de la terre, du soleil et de la pluie. Elles piaillent. Je fais durer; une tisane, «oui merci s'il vous plaît». Je me berce.

Les sons s'échappent des bouches, virevoltent dans l'espace, se promènent d'oreille en oreille, dessinent des volutes, courent les uns après les autres, provoquent des réactions, des rires, des gestes, les corps se répondent, ça danse; je ne comprends rien. Je rate tout. Cette langue m'échappe. Langue de vipères, de secrets, et moi, je ne suis jamais conviée. Je mange ma soupe, dépitée, pas plus fière que la camomille qui flotte dans mon eau mal chauffée.

Je me couche. Ma tante partage le lit de sa mère; ma mère celui de ses souvenirs. Et moi je suis seule. Je croupis, un peu, demande à mes yeux d'accrocher quelque chose. Je retrouve un stylo quatre couleurs de mon enfance; il faut appuyer longtemps pour que l'encre sorte. Des tapisseries sur les murs tentent de réchauffer

la pièce. J'enfile la paire de chaussettes de l'avion, une polaire, me couvre de trois ou quatre couvertures. Je suis armée, l'air froid ne me mordra pas. En pays vampire, on n'a jamais trop fait de se méfier.